NOTES ET COMMUNICATIONS

I

QUELQUES APPORTS A LA TRADITION ANCIENNE DU TEXTE DE VIRGILE

PAR R. MARICHAL

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études

SOMMAIRE. — *Les premiers témoins de la tradition virgilienne sont les graffiti et les papyrus, qui fournissent surtout des fragments des* Bucoliques *et du I^er^ chant de l'Énéide. L'accord d'un papyrus du VI^e^ siècle avec les manuscrits médiévaux semble indiquer l'existence d'une vulgate commune à toute la Romania, mais ne nous fait pas remonter au delà des grands manuscrits en capitale, dont au reste la date est plus tardive qu'on ne l'avait pensé depuis E. Chatelain.*

Je voudrais exposer ici, à la demande de M. Marouzeau, quelques-uns des résultats provisoires auxquels ont abouti des recherches entreprises avec mes élèves de l'École des Hautes-Études sur la tradition du texte de Virgile.

Pour les premiers siècles, l'absence de manuscrits complets oblige à tenir compte de tous les témoins, quelles que soient leur teneur et leur nature.

Les plus anciens sont des *graffiti*. Ils n'ont pas encore été tous dénombrés. Jean Mallon en a relevé quelques-uns dans la liste provisoire qu'il a donnée de textes écrits sur argile avant cuisson (*Paléographie romaine*, p. 63 sq.). Les plus importants sont ceux de Pompéi, qui ont été recensés, en dernier lieu, par M. Gigante, *La cultura letteraria a Pompei*, dans *Pompeiana*, Naples, 1950, p. 117 sq. : dix-neuf vers de Virgile sont cités, plus ou moins complètement, cinquante-deux fois ; six des *Bucoliques* (II, 21, 56 (3 fois) ; III, 1 (3 fois) ; V, 72 ; VII, 44 ; VIII, 70 (3 fois) — treize de l'*Énéide* (I, 1 (13 fois), 135 (2 fois), 192-193, 234, 242, 468-469 ; II, 1 (12 fois), 148 ; IV, 223 ; V, 389 ; VII, 1 (3 fois) ; IX, 269 (2 fois), 404). Les *Géorgiques* ne sont pas attestées de façon sûre : *Eleusinae Matris*, deux fois écrit à la *Palestre* (*C. I. L.*, IV, 8560, 8610), interprété comme un souvenir de I, 163, paraît douteux ; ce pourrait être un génitif

exclamatif ou dédicatoire. De même, dans les papyrus, l'*Énéide* est assez abondamment représentée, les *Bucoliques* et les *Géorgiques* ne le sont chacune qu'une fois.

Plusieurs de ces citations (I, 192-193 = *C. I. L.*, IV, 8630, inspiré par un lutteur sept fois vainqueur — IV, 223 = *C. I. L.*, IV, 8768, par un coureur — IX, 404, écho d'une aventure nocturne) dénotent chez les jeunes Pompéiens du Ier siècle — le plus grand nombre provient de la *Palestre*, donc avant 62 — une familiarité avec les vers de Virgile assez grande pour qu'ils se présentent à leur mémoire dans de nombreuses circonstances ; déjà le vers I, 1, est parodié : *Fullones ululamque cano, non arma virumque*. Les vers les plus fréquemment cités (12 et 13 fois) sont le premier vers des chants I et II ; le chant I a fourni la moitié des citations : évidemment, Virgile est appris dans les Écoles et, déjà, on ne dépasse peut-être pas beaucoup les deux premiers chants. Il n'est pas sans intérêt de noter que le poème débute bien par *Arma virumque cano* et non par *Ille ego qui quondam*, et cela avant Probus.

Un autre goupe de citations se trouve à Rome, au *Forum de César* (publiées par Della Corte, *Bulletino Communale*, LXI, 1933, p. 111 sq.) ; là aussi se trouvent trois fois *Énéide*, I, 1, et deux fois II, 1. Il s'agit probablement d'une école ; les *graffiti* sont certainement postérieurs à 113, peut-être de 150 environ.

Sur le Palatin, dans le *Corps de garde de Tibère*, qui, d'après les briques, est de la fin du Ier siècle ou du début du IIe, on lit encore *Én.*, I, 1 (inédit).

Par contre, au IIIe siècle, Virgile n'est pas représenté sur les murs du *Pedagogio*, et on ne l'a pas encore rencontré à Ostie, dont les *graffiti* sont toujours inédits.

Les papyrus ne nous ont pas apporté de contribution très utile à l'histoire du texte. On en trouvera la liste dans R. A. Pack, *The Greek and Latin Literary Texts from Greco-Roman Egypt*, Ann Arbor, 1952, nos 2300-2312, et Suppl., p. 104, y ajouter : *P. Antinoopolis* 29, 30, *P. Colt Nessana* 1, 2, *P. Strasbourg lat.* 2 (Lowe, *C. L. A.*, VI, 833). Le *P. Strasbourg lat.* 2 est un fragment d'un *volumen* sur parchemin, de très petit format, qui a contenu les *Bucoliques* ; le *P. Ant.* 29 a contenu les *Géorgiques*, mais il est trop mutilé pour être utile à l'histoire du texte. Cinq papyrus sont des fragments de l'*Énéide*, eux aussi sont trop abîmés pour qu'on en puisse tirer un enseignement. Restent cinq fragments de traductions juxtalinéaires latino-grecques de l'*Énéide* dans lesquelles les chants I, II et III ont été intégralement traduits, tandis que pour le chant IV nous n'avons qu'un choix de mots. On a pensé que ces traductions remontaient à un original commun. En fait, pour les rares passages où la comparaison est possible, la traduction grecque

diffère, mais, partout, elle obéit aux mêmes principes : elle est mécanique, le mot grec traduit littéralement le mot latin sans aucun souci du contexte. Seul le *P. Colt* 1 permet de porter un jugement sur la tradition du texte (*Énéide*, I et II) : dans l'ensemble, il est bon, souvent meilleur que celui des grands manuscrits occidentaux ; le plus souvent, il suit le *Romanus* ; à plusieurs reprises, ses leçons sont celles que l'on retrouve, en France, dans les manuscrits carolingiens et médiévaux ; bien qu'il soit écrit en minuscule, certaines fautes permettent de penser qu'il a pu y avoir, dans ses antécédents, un manuscrit en capitale. Son accord avec les manuscrits médiévaux occidentaux indique, semble-t-il, l'existence d'une « vulgate » commune à toute la *Romania* ; constatation — d'ailleurs provisoire — peu surprenante, puisque le *P. Colt* 1 date du VI^e^ siècle. Mais l'original peut avoir été antérieur de deux siècles ; ces traductions sont, en effet, l'une des manifestations de l'effort de romanisation que l'on constate, en Égypte, sous Dioclétien.

Aucune trouvaille récente n'a donc apporté d'innovation importante à notre connaissance du texte de Virgile : pas plus que Ribbeck, nous ne pouvons pratiquement remonter au delà des grands manuscrits en capitale.

Pour ceux-ci, les éditeurs doivent cependant savoir qu'il ne faut plus tenir compte des dates proposées par Chatelain ; on devra leur préférer celles que donne Lowe dans ses *C. L. A.* En particulier, il convient de rayer des éditions les dates II^e^-III^e^ siècle de l'*Augusteus* : nous savons maintenant que la disposition des « graisses » de cette capitale est exactement celle qu'a adoptée Philocalus pour la gravure des textes du pape Damase (mort en 384) et que cette disposition, tout à fait artificielle, ne peut guère être qu'une « création » de Philocalus lui-même ; l'*Augusteus* ne saurait donc être antérieur à 350. M. Masai (*Regula Magistri*, p. 50 sq.), s'appuyant sur le fait que la lettre initiale de chaque folio est « peinte » et que les lettrines peintes ne se rencontrent pas avant le VI^e^ siècle, nous invite même à ne pas remonter au delà. Mais l'*Augusteus* — le plus beau, peut-être, de tous les manuscrits latins de tous les temps — est évidemment un manuscrit exceptionnel. Il faudrait, en particulier, chercher dans l'épigraphie la date à laquelle disparaît cette écriture : on n'en connaît, actuellement, guère d'exemples postérieurs — à Rome — à des inscriptions gravées sous le pape Célestin (mort en 432).

On hésite encore parfois sur la date à attribuer au *Mediceus* : le *terminus ad quem* est le « colophon » par lequel Turcius Rufius Apronianus nous apprend qu'il a achevé de le corriger le 21 avril 494 ; une minutieuse expertise de A. Pratesi, *Sulla datazione del Virgilio Mediceo*, *Atti della Accademia nazionale dei Lincei*, CCCXLIII, 1946, ser. ottava, *Ren-*

diconti, Cl. di Sc. morali, p. 399 sq., établit que le texte ne saurait être de beaucoup antérieur.

Les relations de parenté entre les manuscrits en capitale demeurent encore très conjecturales : un certain nombre de leçons attestées par Servius ne s'y retrouvent pas et ne se retrouveront pas par la suite ; on discerne là, semble-t-il, des indices d'un important travail d'édition. La constatation n'est pas nouvelle.

L'examen des fautes du *Palatinus* révèle qu'un nombre important d'entre elles remontent à la mélecture d'un manuscrit en « cursive ». Ribbeck avait déjà, dans ses *Prolegomena*, dressé une liste impressionnante de fautes de ce type : l'insuffisance de la documentation dont il disposait lui enlève beaucoup de sa valeur. L.-A. Constans, dans son mémoire sur la *Préhistoire du texte de Tacite, Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions*, XIII, 2, 1933, p. 507 sq., a attiré de nouveau l'attention sur ces sortes de fautes ; bien que Constans n'ait disposé, lui aussi, que d'alphabets cursifs de qualité médiocre et que, par conséquent, il faille faire un tri sévère parmi les fautes qu'il allègue, il en reste, cependant, un nombre suffisant de valables pour pouvoir affirmer qu'il y a, dans la tradition, des traces certaines d'un exemplaire en écriture « cursive ». Cet exemplaire pourrait être, tout simplement, le manuscrit même de l'auteur ou de son secrétaire. L'hypothèse ne semble pas pouvoir être retenue pour Virgile et pour le *Palatinus* : la critique des grammairiens s'est trop longtemps exercée sur le texte de l'*Énéide* pour que des fautes aussi grossières aient pu se perpétuer. Jean Mallon a récemment soutenu (*Paléographie romaine*, p. 49 et 174) que « l'immense majorité des livres de l'époque classique » étaient écrits en « cursive ». Sans adhérer entièrement à cette idée, j'inclinerais à penser que le copiste du *Palatinus* avait sous les yeux un modèle analogue à certains papyrus d'Herculanum écrits dans une écriture dont la forme est très voisine des écritures cursives, mais qui sont, cependant, œuvre de professionnels et écrits avec un calame souple qui accentue les « pleins » et les « déliés » (cf. *L'écriture du Paul de Leyde*, dans *Pauli Sententiarum fragmentum Leidense, Studia Gaiana*, IV, Leiden, 1956, p. 25, n. 2). Le fait que le copiste lit mal cette écriture incite à croire que ce modèle était ancien, peut-être contemporain des papyrus d'Herculanum. Les leçons du *Palatinus* mériteraient donc un examen particulièrement attentif.

R. MARICHAL.